

ABSOLUMENT MON ÂME MATÉRIELLE  
g r é g o r y d o m i n é

De subjectivation n'est-il donc qu'en tant qu'une élection passive au texte, dont la durée implique le renouvellement dans et par l'étude. Ledit sujet, résiduel au suspens épochal de la parution en présence valant pour le monde, soit le pronom *Je* immédié en *moi* ou *je pense* c'est-à-dire *je m'éprouve* et encore *je m'essaie* acosmique, asensitif, dont la liberté épouse la captivité, pouvant dès lors autant, au miroir conjectural de la spéculation lequel en consomme l'acquiescement *oblitérant*, être considéré comme fragmentaire, oscillatoire, dure en tant qu'étude ; aussi la durée signifie l'anarchie de son présent, soit sa donation. Ledit sujet comme *je* immédié dont l'exemption passive à l'objectivation est le présent en cela qu'il ne se donne jamais qu'en tant qu'un *je* prénommé, c'est le corps, lequel, uni en âme d'avant toute sécession et partant réunion possible, constitue *mon* corps. Mon corps d'ores et déjà répond de l'unité de la phénoménalité qu'il reçoit sans réplique et sans réserve et n'est donc autre absolument qu'elle, dont la remémoration le tisse d'oubliance, cette oblitération, latente à l'inamissibilité de son sceau apposé directement, empreint, frappant d'hétérogénéité son autoaffection. Immanence sommes, paradis. De ce qu'il n'est qu'un paradis comme paradis textuel se désintégrant au manteau cérébral d'univers à mesure de l'étude, éden du seul réel qu'est *le* présent déprésenté à la présentabilité de la présence, son

relâchement telle la démission de l'érotique invisible, silencieuse du flux de son plan à la superficie de la parole articulée en affaiblit la *cointensivité* : l'étude éveille, sollicite, exhausse la subjectivation comme une subjectivation au texte, dont l'intériorisation ressortit à la création qu'elle foment en consubstantialité, et réinvente. Si ledit sujet déroge passivement à la participation, c'est enfoncé, abîmé en étude à toucher (à) la survivance *matérielle* de l'*intégralité du passé*, laquelle intégralité immanente à son anarchie réciproquement en signifie la désintégration comme désintégration de la participation, évanouissement, dont l'élaboration grammaticale et de fait l'idée de monde en résultant par le prisme de la conscience réfléchie recouvre d'une frêle pellicule le vol psychique générant continûment tout le passé. Le renouvellement du texte par l'étude, formant un geste et virginal et saturé, soutient l'univers et concrètement le suscite, cela veut dire produit ; aussi l'incandescence de la pensée est-elle son insomnie qu'aucune représentation n'est à même de concevoir et par conséquent de saisir jamais. Pensée comme insurrection, désarmant toute propriété normative à la catégorisation ontique, dont le régime insurrectionnel est l'antécédence de son présent. De pensée n'est-il qu'en tant qu'elle répond de la rébellion anarchique de son don, cette antériorité virginal se donnant *comme* pensée ; en se renouvelant en question, la passivité de la réponse donne le *je* comme individu à sa liberté athée. La condition anétatique, c'est-à-dire anhistorique soit amondaine, édénique de l'individu coule sans écart et sans quittance,

messianité déprise d'événement qu'en le segmentant aussitôt qu'il se montre consignera le vernis étatique, mondain de l'histoire. N'étant que celui de l'individu, trame indivisible d'une vie étant sienne, le temps n'est ni extatique ni homogène : en son archicontemporaneité asymétrique à la présentabilité de la présence, ce temps réel qu'est le présent seul relâche donc à l'impossibilité du monde. Le présent est le temps libre comme temps sans prédicat du livre. Et c'est parce que nous sommes toujours (en) immanence, (en) durée qu'est ce présent que l'idée de l'infini y heurte, et fracture et sceau, ménagement d'une vacance, frémissement d'entrailles ; sans finitude n'est-il de désir : si la finitude ouvre au désir l'être comblé, citoyen du paradis, entérinant sa royauté d'amant, c'est qu'il n'est de désir que d'infini, harcelant, excentrant la certitude de sa réciprocité. Cette vie invisible que nous sommes, dont l'invisibilité tient à ce qu'elle s'éprouve indivisément à savoir sans désunion comme nous-même en nous, corrélativement explique l'invisibilité de tout acte n'en étant donc qu'un, continué et ne pouvant cesser d'adhérer passivement à l'intimité de son pouvoir. Le présent qu'est la vie se donnant en l'immanence indivisible de son don sera de fait répétition, dont l'antécédence exclut qu'il franchisse le seuil offert à la représentation. Dès lors, seule une prose sans alinéa écrira le palimpseste de ce présent sans étendue. Si la répétition du présent demeure apatrice, c'est par antécédence immédiate de son infini ; dissident à la médiété, le déphasage de la répétition qu'est le présent désaligne et décercle, détotaie le mirage du temps corrélé

à l'espace. Si l'infini du présent me précède, sa précession m'apparaît directement sans établir aucun détour ; c'est donc autrement dit par l'immédiation de l'infini qu'est le présent qu'il faut en déduire qu'il me précède. La contradiction purement dialectique de la formulation de la répétition revient à celle de la donation qu'est le présent dont l'immédiation force la dissymétrie. En défaite d'immanence, c'est le temps réel et qu'est le présent comme répétition qu'en cherchant à le diviser pour le présenter à la visibilité la représentation dévoie. Le présent échappe à la représentation comme à la médiateté ostensive de son langage lié à la participation ; d'intermédiaire n'est-il à la répétition. Même la marge d'indétermination de la répétition reste anaxiatique, étant celle de la vie en tant qu'elle se donne sans moyen au vivant, otage royal de ce don, présent d'un *je pense* n'en étant que l'assuétude ; la répétition désynchronise le présent de la garantie en perspective de la présence. Pliure créatrice soit destructrice comme appel d'air du retrait en absentement de la vacance, cette frange de l'inconditionné équivaut à l'anarchie de sa rébellion, dont la dépense sans advenue étant libre d'intention forme la pointe déflagatoire du messianique, rompant, pulvérisant le temps homogénéisé, projeté en espace. Cette adhésivité sans époque, sans énigme, c'est-à-dire sans réflexivité de la durée à l'antécédence de sa susception peut donc être autant considérée comme d'étoffe diachronique, dont la réversibilité du passage en enroulement à toute tonalité affective dit le bonheur. Enveloppé au tout dernier jour, ce bonheur est grâce de l'intensité la

plus intense, ardente, penser comme *je pense* en cela qu'il dure par effraction de l'intériorité, cette diachronie comme élection à et de son archicontemporaneité. La durée n'est à soi ni homogène, extérieure ni solidaire ; son hétérogénéité tenant à la passivité de sa réception la dépend du cercle solipsiste, tout postulat d'identité ; de cela qu'elle n'est autre qu'un présent, l'hétérogénéité à soi de la durée conteste la certification d'un temps commun, unifié et lisse, dont la synthèse dialectique établirait le temps générique même ; il n'y aurait que des trajets pluriels d'immanence, une multiplicité de devenirs dispersés, parallèles voire distendus par une simultanéité relative mais auxquels pourtant se donne une vie étant *la* vie en tant qu'une vie érotique dont la fête continuée, permanente, débarrassée alors de solennité, porte (en) l'immédiateté de sa communication, n'étant de communication qu'érotique précisément, c'est-à-dire invisible. La vie est une fête. Telle serait à cet égard encore la solitude du plus révolutionnaire, sa solitude éphémère, transcendante. De vie n'est-il qu'immanente comme immanence de la rébellion, dont le présent désuture l'infini de sa plénitude.